



Gilles  
**PIALOUX**

**D** COMME,  
UN LÉGER  
TREMBLEMENT

MIATET



BARRAULT

D'un naturel joyeux, poétique et inventif, Philippe a toujours su jouir de la beauté des êtres et des choses. En pleine force de l'âge, la maladie de Charcot le crucifie, neutralise un à un ses muscles et le soumet à la paralysie totale. Lucide quant aux conséquences à court terme de ce mal incurable, Philippe refuse de renoncer aux plaisirs d'exister et va continuer, quatre années durant, de vivre comme un esprit libre. Entouré et porté par ses proches, il trouve une parade à chaque fonction musculaire défaillante et réalise ses rêves; sans plainte ni crainte jusqu'aux derniers jours.

Dans ce roman adapté librement de son histoire, vibrant de rires et parfois de larmes, Gilles Pialoux suit pas à pas l'odyssée magnifique de ce voyageur extravagant et terriblement vivant. Un hymne à la vie.

MIALET  BARRAULT

© Olivier Röler



Médecin, chercheur et professeur des universités, Gilles Pialoux a été en première ligne dans le combat contre le sida puis contre le covid.

Comme un léger tremblement

## DU MÊME AUTEUR

*De quoi souffrez-vous docteur ?*, avec Alain de Sédouy,  
éd. Olivier Orban, 1989.

*Les Défis actuels de la santé publique*, avec Daniel Defert,  
Mélanie Heard, Gilles Brücker et Jean-Claude  
Ameisen, Puf/BRAINS, 2011.

*Sida 2.0. Regards croisés sur 30 ans d'une pandémie*, avec  
Didier Lestrade, éd. Fleuve Noir, 2012.

*Nous n'étions pas prêts. Carnet de bord par temps de  
coronavirus*, éd. JC Lattès, 2020.

Gilles Pialoux

Comme un léger  
tremblement

*roman*

Mialet-Barrault Éditeurs  
3, place de l'Odéon  
75006 Paris

[www.mialetbarrault.fr](http://www.mialetbarrault.fr)

© Mialet-Barrault un département de Flammarion, 2022.  
ISBN : 978-2-0802-6421-3

*En mémoire de Philippe P.  
À la famille LP.*





*« I change, but I cannot die. »*

Percy Bysshe Shelley,  
*The Cloud*



## Première partie

Le sucre et le vieux Sarde



Tenter de se frayer un chemin sur la Calatadella Chiappella entre Ponte Biagio Assereto et Ponte Cristoforo Colombo en plein port de Gênes dans le seul but d'atteindre le ferry qui relie le continent à la Sardaigne tient plus du *parkour* urbain que de la flânerie. Il faut, avant tout, attendre de longues heures, immobile, sur le ponton. Puis chevaucher les corps de routards assoupis par la bière et slalomer autour de ceux qui espèrent en grappes nomades prendre le bateau suivant. Contourner les touristes hagards qui tentent en vain d'obtenir un billet non-obstant le large panneau avec l'inscription « Complet » écrite à la main en six langues. Attendre encore la disponibilité de l'équipage qui s'évertue à repousser les locaux prétendant embarquer en surnombre avec force bruyantes arguties en sarde. Alibis centrés sur la nativité ou l'enterrement en un by-pass métaphorique de la vie. Raisons pour lesquelles ils seraient censés rejoindre l'île dans l'urgence. Comme si chaque départ de ferry en période rouge influait sur

le taux de mortalité ou de naissances de l'île. Il vous faut alors avancer à petits pas en évitant de buter sur les cagettes de volailles et les casiers à légumes délaissés un instant par quelques grands-mères en jupe longue et noire qui prennent patience à portée d'ombre. L'expression qui décrirait le mieux cette nuée de prétendants à la traversée nocturne, c'est : « *Che casino!* », « Quel bordel! », en italien du continent. Une fois arrivé, éreinté, pressurisé devant la chaîne qui contient la foule pédestre aux billets serrés en leurs mains comme autant d'objets précieux, on se doit de patienter un peu plus, le temps de l'embarquement deux par deux des véhicules dont certains chargements semblent dépasser les lois de la physique. Vient le tour des motos affluant de toute l'Europe en hordes de provenances variées, mais au nationalisme bon enfant matérialisé par des drapeaux colorés accrochés aux sacoches de cuir. C'est le commandant de bord qui établit lui-même la préséance des véhicules en un agencement qui ne tient pas compte de l'ordre d'arrivée. Rajoutant un peu plus à la confusion générale par laquelle débute inévitablement le voyage. Confusion transitionnelle par laquelle vous êtes déjà en Sardaigne. Le silence en moins.

Ce voyage, Philippe l'avait préparé depuis tant d'années que le désir en estompait l'attente. Il avait pris un congé sabbatique du journal *Le Monde* où il travaillait depuis sept ans comme secrétaire de rédaction. Il dut jouer des coudes en ce jour d'été étouffant de chaleur pour être dans les premiers en

bordure de chaîne, tout en prenant soin de se positionner à l'ombre épaisse du *Dimonios*, ce ferry de la compagnie Tirrenia qui relie Gênes à Olbia en une dizaine d'heures. Une ombre salvatrice au regard de l'extrême photosensibilité de sa peau mouchetée de quinquagénaire rouquin et allergique. Ni le panama à large bord style borsalino, un modèle rapporté d'Équateur de couleur ivoire au ruban marron, ni la crème haute protection étalée à la façon d'un clown blanc ne suffisaient à le protéger totalement des reflets cuivrés du soleil couchant se reflétant sur la proue bleutée du navire. Philippe craignait que son panama ne fût pas du voyage, soumis aux caprices du *libeccio*, ce vent doux et sec venu d'Afrique qui souffle d'Italie à l'Espagne et qui donne aux nuages, des altocumulus, des formes lenticulaires magnifiques. Le chapeau à rebord accentuait ses faux airs de Sean Penn. À la libération des chaînes, il avait effacé la concurrence et escaladé deux à deux les marches des escaliers abrupts qui conduisaient au pont médian. Puis, en accélérant encore un peu le pas, le souffle écourté, vaincu la cursive qui le menait jusqu'au pont supérieur pour y occuper un angle bien précis de l'arrière-pont, l'angle à bâbord, dos au soleil. En une position parfaitement anticipée et calculée. Un point stratégique qui permettrait de suivre du regard la séparation progressive du port de Gênes en même temps que l'abandon du continent tout en scrutant le ciel et l'horizon. Dans l'attente

nocturne des premiers îlots annonciateurs de la Sardaigne.

Malgré son pedigree d'asthmatique souffreteux, dont l'enfance était peuplée de séjours au sanatorium de La Bourboule dans son Auvergne natale, sa totale sédentarité de journaliste assis et une certaine propension au festif, Philippe était arrivé le premier. Loin devant d'éventuels concurrents physiquement plus aptes. Le dos un peu lacéré par la bouteille d'absinthe qui l'accompagnait dans chacun de ses périples. Bouteille arrimée au sac à dos et qui avait rythmé sa marche rapide en un mouvement sagittal de balancier traumatique pour l'échine. Il arriva bel et bien le premier, exempté du temps d'attente à la conciergerie du navire du fait de l'absence de réservation de cabine. Mais premier *ex aequo* avec, arrivé au même moment, un vieux Sarde aux yeux vairons. Dont il ne sut jamais s'il devait cette place partagée à sa vélocité ou à une connaissance approfondie des méandres du navire. Au premier regard posé sur ce compagnon de pole position, il imagina le serveur d'un de ces restaurants touristiques vêtu d'un pantalon et d'une chemise noirs, une proéminence abdominale qui pointait sous le gilet serti d'une montre à gousset et qui ne devait sa dignité qu'à d'épaisses bretelles ton sur ton. Une barbe poivre et sel et des cheveux noirs drus tranchaient avec l'âge pressenti. Mais peut-être n'était-ce que l'usure de la vie. L'ensemble était dominé par une noirceur que seules



des lunettes à épaisse monture multicolore rehaussaient. Son sourire compassé appelait peu au dialogue mais témoignait d'une certaine hospitalité qui devait se mériter.

C'est dans un silence total que débuta leur traversée. Comme une évidence faite pour durer. Un silence qu'habitait le bruit des deux moteurs diesel capables de propulser les 26 904 tonneaux de jauge brute du *Dimonios* et les cris des touristes tout affairés à se prendre en selfie, dos à Gênes dont l'image rétrécissait au fur et à mesure de la progression du navire. Tout laissait à penser qu'il en serait ainsi jusqu'au port d'Olbia et que chacun ne lâcherait rien. Ni un mot ni sa place sur le pont arrière.

Le ciel en décida autrement. Les touristes poursuivaient en grappes bruyantes leurs us photographiques mémoriels. Hommes, femmes et adolescents passant plus de temps à contrôler la qualité de l'image qu'à admirer l'évanouissement total de la côte jusqu'à ce que Gênes ne fût plus qu'une figuration pointilliste à l'horizon. Moment où ils rejoindraient les bars, les couchettes et les espaces assis à couvert. Les yeux des deux primo-arrivants étaient ailleurs. Tous deux fixaient une même image dans le ciel à contrechamp des autres occupants du pont arrière. Une image posée en pleine mer de Ligurie : un ensemble de nuages lascivement couchés sur le ciel encore éclairé du soleil déclinant. Des nuages anodins pour un œil non exercé. Le vieux Sarde avait aussitôt sorti d'une mallette noire un énorme appareil photo reflex, un

Nikon argentique muni d'un téléobjectif démesuré, un 800 millimètres à vue d'œil. Philippe, dans le même mouvement, extirpait de son sac à dos un carnet Muji noir, à élastique et pages blanches, qui lui servait de cahier de croquis. Les deux fixèrent les nuages, chacun à leur manière, dans une communauté d'intérêts qui appelait si ce n'est au dialogue, tout au moins à un rapprochement. Dans un français dénué de tout accent, le Sarde rompit le premier ce long silence :

— C'est tout de même exceptionnel sous nos latitudes de tomber sur des nuages noctulescents, vous ne trouvez pas ?

— Je n'en ai observé qu'une seule fois lors d'un voyage professionnel dans le parc national de Soomaa, en Estonie, répondit Philippe qui entendait aussi montrer combien il parlait la langue des nuages.

Le Sarde semblait désireux de tester plus avant les connaissances du Français en matière de néphologie :

— Ici ce sont plutôt des altocumulus translucides, opaques, parfois en rayons ou lenticulaires quand le vent souffle, que nous voyons. Des noctulescents, c'est la première fois que j'ai la chance d'en photographier.

— Il semblerait que ce soit le réchauffement climatique qui soit en cause dans leur recrudescence. Un excès de vapeur d'eau dont la condensation serait facilitée par le réchauffement de la surface terrestre... C'est un collègue journaliste scientifique qui me l'a expliqué, renchérit Philippe.

Cet ouvrage a été mis en pages par



N° d'édition : L.01ELIN000592.N001  
Dépôt légal : février 2022

